Océan, un patrimoine culturel ?

Pour pouvoir répondre à ces questions, je souhaiterais, avant tout, vous parler de 3 concepts polynésiens extrêmement importants :

**1er concept** : Une approche de la nature sans l’humain est impossible à concevoir. L’humain fait partie de l’univers au même titre qu’une étoile, une vague, un oiseau, un coquillage. Chaque élément y tient sa place et tout est lié.

**2ème concept** : Le Fenua ne peut pas être séparé de Moana, et vice versa. Ce qui se passe sur terre, va avoir des conséquences sur la mer et ce que l’on ressent sur la mer, va arriver sur la terre.

**3ème concept** : L’océan enfin est un grand Marae. Il n’est pas un obstacle, mais un chemin, une route, un espace où l’on vit, où l’on pêche et où l’on voyage. C’est un espace de rencontre, notre patrimoine commun.

C’est à partir de ces 3 concepts que se sont construits les traditions, les règles et coutumes que nous appliquons, parfois, encore aujourd’hui. C’est à partir de ces 3 concepts que les gouvernements successifs de la Polynésie française ont bâti la stratégie de préservation et de développement durable de nos espaces et de nos espèces depuis 70 ans.

Ensuite, j’aimerai expliciter le terme de « patrimoine maritime culturel » tel que je l’entends. Pour cela, je reprendrai les concepts que je vous ai énoncé précédemment et notamment celui où « Fenua, la terre, ne peut pas être séparé de Moana, l’ocean, et vice versa ». On redécouvre aussi cela içi, en constatant la prolifération des algues aux embouchures des fleuves issues des engrais de l’agriculture.

A titre d’exemple, chaque année, les baleines à bosse remontent depuis l’Antarctique pour venir s’accoupler et mettre bas dans les eaux polynésiennes. Cette arrivée coïncide exactement à la floraison du « ‘atae », un grand arbre à fleur rouge.

La floraison du « fara », le pandanus, dont on utilise les feuilles séchées pour couvrir nos maisons ou le tressage de paniers et de chapeaux, annonce l’arrivée du « ‘ō’eo », un poisson très apprécié des polynésiens.

Dernier exemple, le terme de « va’a » (la pirogue) est utilisé sur terre pour désigner une portion de territoire traditionnel le « va’a mataeina’a », sur lequel devait impérativement figurer une montagne, une pointe, une rivière et une passe.

Dans son livre « Les pirogues, reflets de la Polynésie », publié par la Société des Océanistes en 2003, Hélène Guiot indique que « l’océan, élément familier et vital, constituait un espace d’accès à d’autres lieux, peuplé de dieux et d’esprits. Les Tahitiens et les Maoris l’assimilaient à un grand  marae  (espace de réunion et de culte des anciens polynésiens).

Elle poursuit : « Une étroite symbiose s’instaurait entre le navigateur et la totalité de l’océan. Faisant partie lui-même de l’univers au même titre qu’une étoile, une vague, un oiseau, un coquillage, son voyage n’était pas un défi ou une provocation, mais plutôt une rencontre ; seul le respect de son environnement marin lui permettait d’arriver à destination. »

Je voudrais aussi vous parler de gestion, non pas de Plan de Gestion des Espaces Maritines, ou autres concepts, mais de gestion traditionnelle, le « rahui », un espace terrestre et/ou marin sur lequel, indique notre code de l’environnement, « des règles non écrites dictées par un impératif de gestion des ressources sont appliquées de manière traditionnelle ».

Ces règles, portant restriction ou défense d'exploiter une ou des ressources naturelles ou cultivées pour une période déterminée et une zone délimitée, permettent aux ressources considérées de se reconstituer et d’être suffisantes quand le Rahui est levé.

Le plus connu est celui de l’île de Rapa, dans l’archipel des Ausrales. Le second est situé sur l’île de Maiao, au large de l’île de Moorea. D’autres existent aussi dans les atolls des Tuamotu comme à Napuka et ce depuis la nuit des temps.

La gestion de ces espaces est confiée à un « toohitu », un conseil des anciens ou conseil des sages et se caractérisent chacun par des règles non-écrites, respectées par tous.

Pas de contrôleur assermenté ou de procès-verbal de constatation des infractions, le respect de ces « rahui » fait partie des règles sociétales admises pas ces communautés locales. Un ancien témoignait à ce propos et en faisant référence au PGEM : « la surveillance par la police n’est pas assez efficace, car ce sont des humains qui ont besoin de dormir alors que la surveillance par nos ancêtres est plus efficace : ils ne dorment jamais ».

La réponse à la question est qu’il y a tout simplement un patrimoine culturel à préserver, des langues, des chants, des danses, des connaissances et des personnes. C’est une vision du monde et chacune d’entre elle est importante, car toute raconte notre monde.

Le 7 septembre 1936 disparaissaît le dernier tigre de Tasmanie. Le monde entier continu de s’émouvoir de cette triste nouvelle. Pourtant, 60 ans plus tôt, le 8 mai 1876, disparaissaît Truganini, la dernière femme Aborigène de Tasmanie, et peu de monde, à l’époque, ne s’est ému de sa disparition. Pourtant, si on avait pu préserver ces populations, préserver leur culture et leur langue, ce peuple aurait pu nous raconter combien cet animal était extraordinaire et comment il avait réussi à vivre avec lui pendant des millénaires.

Lorsque nous avons entamé le projet de préservation des mamifères marins et créer notre sanctuaire des mamifères il y a 20 ans, nous avons aussi eu recours à nos traditions, pour rappeler que ces animaux étaient avant tout nos « *Tāura* », nos ancêtres qui se réincarnaient en animal protecteur, en totem. Surtout les requins. Certes, cela a été beaucoup plus difficile pour les tortues, animal sacré dans les temps anciens, que seuls les Grands Chefs consommaient lors de cérémonies religieuses mais que les missionnaires se sont empressés de mettre à leur menu afin de démontrer que le pouvoir des dieux polynésiens était inopérant. La chair de tortue devenait un mets de choix accessible pour tous et sa consommation une nouvelle tradition. Mais nous y sommes arrivé.

Qu’est-il urgent de faire pour préserver notre patrimoine (maritime) culturel ?

Préservons nos langues, préservons nos traditions, nos histoires, nos paroles… Elles nous indiqueront d’où l’on vient et nous expliqueront en quoi nous pouvons être fier de ce que nous sommes.

Aujourd’hui, et en particulier en Polynésie française, tout l’enjeu est la réappropriation de nos langues et leur utilisation au quotidien. Pendant longtemps, les langues polynésiennes étaient considérées comme sans intérêt au mieux, desruptives au pire. Elles n’étaient pas considérées.

Pourtant, ce sont des langues de connaissances, connaissances de la nature, des intercations au sein des écosystèmes, des phénomènes météorologiques, de l’astronomie, de la navigation, de l’histoire et de la géographie.

Préserver notre patrimoine n’est pas toujours simple car il y a encore une forme de condescendance à l’égard des cultures traditionnelles et des savoirs empiriques.

Nous devons souvent nous battre pour faire reconnaitre nos savoirs, faire accepter nos histoires et nos paroles. C’est ce qu’on fait par exemple nos pères avec la pirogue double *Hōkūle’a*.

En 1976, emmenée par le capitaine Kavika Kapahulehua, et par le navigateur Mau Piailug, *Hōkūle’a* rallie Tahiti, sans instrument de navigation, après un mois de traversée afin de démontrer aux scientifiques et autres détracteurs occidentaux, que le peuplement de la Polynésie n’étaient pas le fruit du hasard, mais bel et bien le résultat d’une démarche raisonnée.

Le 4 juin 1976, *Hōkūle’a* rentre triomphalement dans la rade de Papeete accueillie par des dizaines de pirogues ainsi qu’une foule de 17.000 personnes. Ce voyage marquera le réveil culturel du monde polynésien.

Quels exemples innovants pouvons-nous citer pour répondre à ces enjeux ?

Je ne parlerai pas de site internet ou d’application mobile. Il faut tout simplement revenir à la source, la culture, l’éducation: les Aires Marines Educatives.

La première AME a été mise en place à Tahuata en 2012, à l'initiative d'une école marquisienne. Même si les enfants et l'ensemble de la communauté éducative s'imprègnent du respect de leur milieu, l'AME n'a pas pour finalité la protection mais l'éducation. L’école va entamer en classe un processus similaire à celui de la création puis de la gestion d’une aire marine protégée pour que les enfants deviennent de futurs gestionnaires de leur environnement.

Et l’utilisation des noms des espèces dans les différentes langues polynésiennes est une absolue nécessité. Ainsi, le Reo Tahiti distingue pour certaines espèces de poissons plusieurs dénominations en fonction du stade de développement du poisson. Ces différents noms du même poisson permet au pêcheur de savoir exactement à quel moment il est possible de prélever cette espèce et à quel moment il est nécessaire de la laisser tranquille.

Aujourd’hui, il me semble qu’il existe aujourd’hui plus de 300 Aires Marines Educatives réparties sur le territoire de la France Métropolitaine.

Parfois les solutions les plus efficace, existent déjà dans nos patrimoines. Pour lutter par exemple contre l’utilisation des sacs plastiques à usage unique, nous avons d’abord relancé la filière artisanale de tressage de paniers traditionnels en matériaux naturels.

Pour répondre à la dernière question sur le lien entre la culture et l’environnement , il nous semble que c’est l’absence de lien qui serait inimaginable. Ce serait considérer que l’humain est hors sol, au-dessus de son écosystème alors qu’il est le problème, mais il détient aussi une partie de la réponse.

Cette réponse est forcémment culturelle car il s’agit de changer nos comportements, notre perception du monde et arrêter de penser que l’humain est déconnecté de son environnement.

C’est aussi prendre en compte les savoirs traditionnels, ce que l’on appelle içi « le bon sens paysan », synthèse de millénaire de pratiques, d’observation et ne pas les opposer aux sciences modernes.

En Polynésie, le terme nature n’existe pas car il n’y a pas de frontière entre le monde des hommes et celui des animaux ou du végétal, ni avec celui des dieux d’ailleurs. Et lorsqu’il a fallu « protéger la nature », nos parents ont « tahitiannisé » le mot nature qui est devenu « natura ». Mais cela ne parlait à personne. Alors, pour que ce concept devienne compréhensible, nous avons inventé un mot composé : « aru-tai-mareva » qui signifie littéralement : forêt-mer- et ciel.

Comme l’affirme le groupe des Leaders Polynésiens :

*« Nous sommes le peuple du plus grand océan du monde, Te Moana Nui o Hiva. Pour nous, le « peuple de la pirogue », protéger notre océan, c’est être résilients aux conséquences dommageables du changement climatique et rester fidèles à notre identité polynésienne. »*

En effet, les peuples Océaniens ne vivent pas sur des espaces confinés, des petites îles dispersées sur un immense océan mais sur un océan d’îles. Notre continent est liquide, c’est *« Te Moana Nui a Hiva »* notre patrimoine commun depuis des millénaires. Nous avons donc fait le choix de raviver nos liens séculaires avec notre océan, valoriser nos croyances et savoir-faire ancestraux et replacer le polynésien au centre de nos préoccupations, car une approche de la nature sans l’homme est tout simplement inconcevable.

‘Epeli Hau’ofa, anthropologue d'origine tongienne, affirme qu’à la différence du temps classique qui est linéaire, le temps océanien, est cyclique et suit les cycles de la nature, même si on peut aussi trouver parfois des séquences linéaires comme par exemple les généalogies. Ce temps cyclique s’accompagne d’une technologie respectant la nature alors que justement les technologies modernes invasives se veulent indépendantes de la nature. ‘Epeli Hau’ofa parle du « temps écologique » des océaniens et clamait : « We are the ocean ».

A l’heure où nous discutons des océans, de leur importance, de leur gouvernance, de la préservation de notre patrimoine maritime, dans le Pacifique, des îles sont déjà confrontées aux effets du changements climatiques. Je concluerais en disant simplement : Nous, peuples de la pirogue, peuple de l’océan appelant à « océaniser les consciences ».